venue : ses douleurs durèrent jusqu'au retour du soleil, et ce fut alors qu'elle donna le jour à un fils. dont les traits charmants ne portaient aucune empreinte des angoisses de sa mère.

. . . . . .

L'enfant grandit, et bientôt il bégaya les nom de ses parents. Gioia lui apprit à prier Dieu ; puis elle lui apprit à prier son père. Il joignait ses petites mains, et lui disait : mon père, ne fais pas de mal à ton petit enfant !

Ugolino l'écoutait en silence. Un jour, une larme furtive tomba sur la tête de l'enfant pendant qu'il priait ainsi. Une autre fois, Ugolino ayant écarté les boucles blondes qui ombrageaint le front de la douce créature, la contempla avec attendrissement.

Gioia se repentit de l'avoir cru capable d'un crime, et elle sentit renaître toute sa tendresse. Il n'y avait plus qu'elle au monde qui voulut l'aimer. Tout le monde le fuyait, les paysans le croyaient en commerce avec diable. Ugolino savait bien qu'il était devenu un objet de haine ; mais il se consolait en jouant du violon. Cet instrument merveilleux n'avait rien perdu entre ses mains : il en tirait des sons si extordinaires, que les voyageurs s'arrêtaient pour l'entendre, et qu'ils oubliaient en l'écoutant le but de leur voyage ; mais aussitôt que les accords cessaient, ils s'éloignaient avec effroi. On finit pas regarder Ugolino comme un sorcier.

Ces bruits prirent une telle consistance que ses voisins rompirent peu à peu toute communication avec lui; bientôt ils refusèrent même de lui vendre les choses nécessaires à la vie. Ils ne l'appelaient plus que le maudit.

Les choses en vinrent au point que les enfants e fuyaient, et n'osaient passer auprès de sa maison. Enfin, soit hasard, soit justice de la providence, sa récolte se flétrit avant la moisson, ses bestiaux moururent, et la famine vint le visiter dans sa maison.

Gioia était épuisée de douleurs et de travail : elle travaillait jour et nuit pour gagner un peu de pain pour son enfant. Ugolino la voyait dépérir sans lui porter aucun secours ; souvent même il lui arrivait de prendre le pain des mains de l'enfant, et de le manger avec avidité. Son regard était sinistre ; ses mouvements avaient quelque chose de sauvage qui faisait frissonner Gioia.

—Un jour elle lui annonça qu'il venait de dévorer son dernier morceau de pain, et elle vit avec surprise une joie féroce s'épanouir sur tous ses traits.

—Le lendemain, il était immobile à la même place, et l'enfant pleurait en demandant du pain.

Trois jours se passèrent ainsi. Gioia avait mendié à la porte de tous ses anciens amis : elle ne demandait qu'un peu de pain pour son fils, son fils mourant. Elle n'osait implorer la pitié ni pour elle, ni pour son mari. On la repous sa partout. On lui disait de demander secours au démon. Toutes les portes lui furent fermées, et elle revint à sa chaumière, n'ayant plus même d'espérance. Pendant son absence, l'enfant s'était traîné dans la cheminée, où elle le trouva, ramassant les cendres, et les portant à sa bouche pour apaiser sa faim. Ce spectacle l'accabla : elle prit son fils entre ses bras et se mit à pleurer. Ugolino était assis près de la fenêtre. Au bruit des gémissements de Gioia, il tourna la tête, et se mit à sourire. Elle se jeta le visage sur son lit, comme pour échapper à ce sourire effroyable. Bientôt elle entendit des cris convulsifs : c'était son fils qui semblait se débattre contre un ennemi plus terrible que la faim. Elle releva la tête, chercha son enfant. Le violon s'était animé et le touchait.

Son fils luttait avec le monstre dont toutes les cordes, vivantes et semblables à des serpents, s'agitaient, cherchant à le saisir et à l'étouffer. Les forces de Gioia étaient épuisées ; elle restait clouée sur ses genoux, les mains suppliantes, poussant des cris affreux.

Pendant ce temps, l'enfant continuait sa lutte avec le violon : les cordes animées l'avaient saisi, et rendaient des sons lugubres comme ceux de la cloche des agonisants.

Le long manche du violon se courbait, se soulevait, l'enveloppait comme les bras des poulpes qui veulent étouffer leur proie. Tout à coup l'enfant fit un dernier effort : il attacha ses mains aux deux anfractuosites qui partageaient le violon en deux parties persque égales ; il l'attira à lui espérant le briser en mille pièces ; mais le violon se leva debout ; toutes ses cordes vivantes se déroulèrent avec la raideur de l'acier ; elles environnèrent l'enfant, le pressèrent, l'étreignirent. Il tomba mort dans la poussière. C'en était fait, la mère n'avait plus de fils.

Le violon célébra sa victoire par des fanfares infernales ; il bondit, hurla, tourna autour de sa victime.